

Poésie commune

L'idée de « poésie commune » est née dans un restaurant taïwanais de la rue de Lancry, à Paris, au mois de décembre 2023. Nous étions, Laure Gauthier et moi, de part et d'autre d'une petite table en bois, buvions du thé vert brûlant au goût d'herbes fraîches et mangions des légumes frits plongés dans une sauce au curry. Je lui parlais des manuscrits que nous recevions au bureau, de plus en plus de poésie, des textes différents de ce qui nous parvenait il y a encore quelques mois. J'ajoutais que les plus intéressants étaient écrits par des femmes. Laure me disait qu'elle partageait cette impression d'un changement insensible du paysage poétique et que, quand elle y pensait, des noms de femmes lui venaient à l'esprit. Je lui citais des exemples, elle m'en citait d'autres, il y avait quelques noms d'hommes. Nous avons commandé des desserts. Quelqu'un a dit : « faisons une collection ». L'autre a répondu : « évidemment, c'est ce qu'il faut faire ».

MF a une collection ouverte dans laquelle il nous est arrivé de publier des textes poétiques : « Inventions ». Mais, comme son nom l'indique, elle est dédiée à l'expérimentation quel que soit le genre littéraire ou spéculatif où elle s'exerce, roman, essai, théâtre, poésie, etc. La collection à laquelle nous pensions Laure et moi était d'une autre nature. Ce devait être une collection de poésie car c'est au sein de ce genre aux limites

incertaines que quelque chose se passait. Quoi ? Nous n'aurions pas su le dire précisément mais il nous semblait que cela avait un rapport avec la question du commun.

Si je devais maintenant déplier ce que nous entendions par ce mot en tant qu'il qualifie une pratique poétique, je dirais que trois traits se détachaient : 1) le commun comme ressource à protéger et à renouveler, en l'occurrence les langues et tout ce qu'elles charrient d'idiomes, d'expressions, d'accents, de prosodies et de mots désuets, oubliés, usés, c'est-à-dire, aussi, de cultures et de mondes sociaux plus ou moins minorés, 2) le commun comme ensemble de problèmes auxquels la poésie est à même de se brancher afin de les rendre nécessaires, incandescents, intolérables et donc impossibles à mettre sous le tapis, 3) le commun comme pratique ici collective, qui fait groupe, essaim, nuée, ni rivale ni exclusive mais à la fois individuelle et partagée.

Nous étions toujours attablés-es. Quelqu'un a dit : « poésie commune ». L'autre a répondu : « c'est ça ». Puis nous avons cherché des personnes avec qui nous aimerions fabriquer cette collection. Je les cite dans l'ordre alphabétique de leur apparition : Patrice Blouin, Lénaïg Cariou, Frédérique Cosnier, Elsa Boyer, Séverine Daucourt, Elke de Rijcke. Ensemble, plus tard, nous avons rédigé un texte

de présentation qui est reproduit en fin d'ouvrage. Nous avons décidé de publier quatre livres par an, en même temps, au début du printemps. Vous trouverez dans cet opuscule des extraits des livres à paraître cette année 2025 : *Xixi* de Florence Jou, *les branches des autres* de Camille Sova, *Veules-les-Roses* de Gabrielle Schaff, *Poudreuse* de Séverine Daucourt. Nous avons, chacun-e, rédigé un texte sur un de ces quatre livres, ce qui, puisque nous sommes huit, a fait deux textes par livre, que vous pourrez lire après chacun des extraits. Et puisque nous publierons l'an prochain quatre autres livres, nous avons décidé de vous offrir un extrait de *Paradisiaca. Un Lac-Opéra* d'Elke de Rijcke, qui sortira en entier au printemps 2026.

Entretemps, *Poesie commune* a pris la forme d'une chronique dans la revue en ligne *Les Temps qui restent*. Nous y publions chaque mois des textes inédits de poétesses et de poètes, à lire et à écouter ([/lestempsquirestent.org/fr/chroniques/poesie-commune](http://lestempsquirestent.org/fr/chroniques/poesie-commune)).

Bastien Gallet

Biographies

Patrice Blouin est écrivain, critique et théoricien. Ancien rédacteur aux *Cahiers du cinéma*, il a publié divers articles et essais sur le corps burlesque, les images du sport, les champs de l'audiovisuel et les puissances du numérique. Ancien professeur à la Villa Arson, il a publié une trilogie de contes fantastiques aux éditions l'Arbalète Gallimard. Derniers ouvrages parus : *Magie Industrielle* (Hélium, 2016), *Popeye de Chypre* (MF, 2021), *Car le monde est creux* (MF, 2024).

Elsa Boyer est écrivaine, théoricienne et traductrice. Elle a fait paraître huit récits aux éditions P.O.L et MF qui interrogent, chacun à leur manière, notre environnement médiatique et numérique contemporain, la façon dont il façonne nos perceptions et affects. Le dernier en date, *Grip*, est paru chez MF en 2023. Elle s'emploie aussi à écrire de la poésie et un recueil, *Laminaire*, a paru à l'automne 2024 aux éditions Zoème. Elle enseigne la théorie des médias, les humanités numériques et les questions d'écriture contemporaine à l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris.

Lénaïg Cariou est théoricienne, traductrice et poète. Elle prépare actuellement une thèse en poésie contemporaine à l'Université Paris 8/ Paris Cité. Depuis 2019, elle développe un projet de traduction transatlantique avec le collectif Connexion Limitée ; leur travail a été récompensé par l'Albertine Translation Prize en 2025. Son premier livre, *À main levée* (LansKine), est sorti en 2024, et le second, *les dire* (POL), est à paraître. Son écriture dialogue avec les langues (réelles et imaginaires) et les arts visuels. Elle est artiste associée à la Kunsthalle de Mulhouse en 2025.

Frédérique Cosnier, outre des textes poétiques en revues depuis plusieurs années, a publié deux romans, *Suzanne et l'influence* (La Clé à molette, 2016, Prix Marcel Aymé 2017), *Pacemaker*, (Le Rouergue, 2020), et un recueil de poèmes, *Ubique*, (La Clé à molette, 2021), qui bousculent notre rapport au réel, par des aventures de voix où entrent en tension l'intime, le social et le politique. La question de la mémoire et des temporalités multiples y occupe une place importante. Elle a soutenu en 2023 une thèse de Doctorat à Paris 3 Sorbonne Nouvelle, *Passages de voix, essai d'anthropologie poétique à partir des œuvres de Stéphane Bouquet, Christophe Manon et Frank Smith*. Elle propose au sein de la revue Remue.net la rubrique « écrire avec », où des textes poétiques entrent en dialogue avec

des œuvres plastiques et de langage. Elle enseigne le Français Langue Étrangère et la littérature à l'Université de Franche-Comté.

Séverine Daucourt est autrice et traductrice. Son œuvre poétique est publiée principalement par les éditions La Lettre Volée (Bruxelles) et Lanskine (Paris). Elle a reçu le Prix Kowalski des lycéens pour *Transparaître* (Lanskine, 2020). Elle expérimente son propre chemin de poésie aux lisières des genres – pop, performance et poésie – et entre les cultures – elle est traductrice de l'islandais, notamment de Sjón, parolier de Björk.

Elke de Rijcke est poète, traductrice et essayiste. Son travail poétique cherche à sonder les connexions entre corps, esprit et âme dans des environnements pluriels. Ses livres, principalement publiés aux éd. La Lettre Volée/Le Cormier et LansKine, relèvent le défi d'un dialogue artistique, scientifique & géographique. Elle a publié récemment *Et puis, soudain, il carillonne [Selected 2005–2021]* (LansKine, 2023), vaste anthologie de ses 5 livres existants, et a traduit la poésie de Kees Ouwens (*Du perdant & de la source lumineuse*, La Lettre Volée, 2016). Elle enseigne les arts et la littérature à l'École Supérieure des Arts Saint-Luc et à l'erg Bruxelles, où elle anime les plateformes *Physical Poetics* et *The Living Library*.

Bastien Gallet est écrivain (sous divers modes) et éditeur (aux éditions MF). Il a été producteur à France Culture, rédacteur en chef de la revue *Musica Falsa*, directeur du festival Archipel à Genève et pensionnaire à l'Académie de France à Rome. Il a enseigné la philosophie et la théorie des arts à l'École nationale des beaux-arts de Lyon et à la Haute école des arts du Rhin. Il est l'auteur de romans, d'essais sur la musique et de nombreux textes et articles sur la musique, les arts visuels et sonores, la littérature, le théâtre et la philosophie. Il est l'auteur de livrets d'opéra et de scénarios de film et pratique épisodiquement la performance.

Laure Gauthier vit et écrit à Paris. Elle a publié plusieurs livres de poésie, notamment *kaspar de pierre* (La lettre volée, 2017), *je neige (entre les mots de villon)* (LansKine, 2018), *les corps caverneux* (LansKine, 2022), *la cité dolente* (LansKine, 2023) et *outréchanter* (La Lettre volée, 2025). Son premier roman *mélusine reloaded*, sorti en août 2024 aux Éditions Corti reçoit le Prix du premier roman 2024. Elle conçoit ses textes comme des espaces de vigilance. Elle y interroge à la fois la place de la sensibilité, notamment de la voix et du toucher, dans un monde ultra-rationalisé, et la place du document et de l'archive dans l'expérience de la violence individuelle et politique. Ce travail se poursuit par différentes collaborations avec des

artistes contemporains, notamment dans le domaine de la musique. Elle a, par ailleurs, publié plusieurs essais, notamment *D'un lyrisme l'autre. La création entre poésie et musique* (MF, 2022).

Florence Jou est autrice et performeuse. Elle poursuit une recherche sur l'hybridation entre les médiums, les interactions entre les artistes, la plasticité de l'écriture et les modes de circulation et de diffusion des textes. Ses textes sont publiés dans différentes maisons d'éditions (Publie.net, LansKine, L'Attente), font l'objet de commandes par des centres d'art et musées (Le Grand Café, Saint-Nazaire, Museum d'histoire Naturelle, Rouen...), et génèrent des collaborations régulières avec d'autres artistes sur différentes scènes (des galeries aux festivals artistiques).

Gabrielle Schaff est autrice et réalisatrice. Diplômée de l'Université Paris-IV Sorbonne, de la Fémis et du Master de création littéraire du Havre, elle a réalisé plusieurs films documentaires de création. En 2018, elle a publié *Passé inaperçu* aux éditions du Seuil (coll. Fiction & Cie).

Camille Sova développe une activité artistique plurielle, à mi-chemin des arts visuels et de la littérature : elle compose des poèmes – le plus souvent réalisés à partir de collages – des chansons, des choses entre les deux, des livres pauvres, plus rarement des vidéo-poèmes et s'adonne depuis peu à des lectures publiques, des presque-spectacles et a réalisé sa première exposition personnelle en 2024. Ses poèmes ont été publiés dans une vingtaine de revues en France, au Canada et en Suisse. Elle réside aujourd'hui à Marseille.

Xixi Florence Jou

1.

longs mois de soleils de feu
nuages réticents et fourbes
se jouent des vents
s'enfuient sans jamais éclater
refusant de nourrir nos rizières
longs mois de grève des forces de la pluie
au-dessus de notre village
crise du feu qui insulte l'eau

la pluie cesse pour ne jamais reprendre
au soir d'hiver où je regarde *Crazy Kung-Fu*
avec mon ami Qi
au soir où devant l'écran de son ordinateur
j'imité la position du scorpion
corps en appui sur les mains
jambe droite courbée en arrière vers le haut
l'autre pliée au sol

Qi réchauffe son sourire de femme à la bouche fendue
son esprit malin
ouvre la fenêtre

*Xixi le scorpion
prend le contrôle des nuages
Xixi le scorpion
impose sa force aux éléments
Xixi le scorpion
arrête la pluie*

nous rions de cette force qu'il me prête
sans se douter qu'un nouveau cycle débute
lent et féroce
un nouveau cycle où je vois le corps de mon père
d'habitude véloce et robuste
se transformer en un fragile fœtus
recroquevillé tous les matins
sur la terrasse en bambou de notre maison
n'arrivant plus à ventiler son corps
extrémités comprises
subissant les attaques du soleil
ses prières se transformant en murmures
abandonné par son dieu Sung-Tzu
sa bouche grande ouverte
sa respiration haletante
mon père aux mains calleuses du travail
dans les rizières
n'assurant plus la pitance de son foyer

2.

la sécheresse souffle avec telle force
que les hommes du village restent dos pliés
murmurant une même peine de l'aube au crépuscule
abandonnés par le dieu de la fertilité
pour des mois de pousses mortes
de rizières parées d'écailles de pangolin
calcinées

3.

comme l'eau s'est retirée
que le fléau siffle sur l'esprit de notre village
je jure de ne plus jamais imiter la position
du scorpion

née dans une famille hantée
par les lois superstitieuses des fatalités
ma mère meurt au matin dans un accident de bus
quand mon père retourna la veille
le poisson dans son assiette
que ma grand-mère ne put éloigner
le mauvais œil avec des pétards

née dans une famille d'un village étriqué
entre des sommets de montagne qui abritent dieux
démons que je rencontre dès ma naissance
laissant mon visage cramoisi et mes oreilles décollées
être maléfique pour la mère
enfant à charge pour la grand-mère
à babiller seule
jusqu'à rencontrer une marraine
qui n'avait pas peur des laideurs
elle-même arborant un sourire à dent unique
à plus de quatre-vingt-dix ans

elle posa une tasse de thé vide à mes côtés
ma première leçon de kung-fu débuta

Zhang Hexian m'entraîna
à m'incliner aussi bas que le bambou

4.

Qi est fils de Zhang Hexian
il n'a jamais voulu être initié au kung-fu
pour cultiver une plus grande passion

Qi aime les petits organismes
ceux qui étaient là avant que les êtres humains
n'apparaissent sur Terre
champignons
bactéries
parasites
choses aux noms complexes
il dit que c'est le système nerveux de notre monde
il dit qu'il faut apprendre d'elles et d'eux
ils nous aideront à comprendre
les messages terrifiants
Qi veut devenir biologiste
le mot est fertile pour lui
quand le ciel a une lueur exsangue
les petits organismes ne mentent pas

mon ami déniche à merveille
les films de Stephen Chow

5.

*le kung-fu n'est pas responsable
de la santé des nuages
continue à t'entraîner
le kung-fu n'est pas responsable de la sécheresse
je miserai plusieurs doigts
sur les saletés des hommes*

*viens Xixi
on va à la demeure de Sung-Tzu
je dois te montrer quelque chose*

6.

nous marchons dans les terrasses des rizières
sautons d'une zone concave à une autre
avant notre terrain de jeu était forces vivantes
hérons rats tortues grenouilles

libellules poissons-chats crabes
y traînaient en héros de choix
je les imitais et faisais rire Qi
smartphone en main il archivait mes parodies

maintenant notre terrain de jeu pue la mort
bouts rabougris de tiges de riz sucés par des vers
boues devenues écailles massives de pangolin
un rat tout maigre file entre nos jambes

des larves se dandinent
explorent sous nos pieds
nous sautons d'une écaille à une autre

*les hommes de notre village devront planter
autre chose que du riz
s'ils veulent survivre*

de ses yeux rincés à l'eau fraîche
Qi énonce l'alerte
fait trembler mes propres yeux
Qi tire avec sagacité
sur les maux de notre monde

nous gravissons la montagne
atteignant la demeure de Sung-Tzu
sa majesté en eucalyptus chétif enceint de pierres
la santé des dieux laisse à désirer
autant que nos rizières
nous crachons à plusieurs reprises
devant le monument
en guise de salutations
aussi pour dégager nos gorges
à la sécheresse se combinent
des nuages de poussières
bien secs qui frottent nos trachées nous irritent
nous évacuons de vilains crachats noirs

Xixi

*la demeure du dieu ne nous intéresse pas
ce sont elles que nous sommes venus consulter*

Elles sont orange

jaunes

couvertes de moisissures

à côté de nos pieds

formant croûte

colonisant le plus rien de ce sol

Xixi

voici les mousses bryophytes

apparues depuis des millions d'années

peuvent survivre à de longues périodes

de sécheresse

nous indiquent nos réserves en eau

en elles se concentrent

poussières atmosphériques

soufre

monoxyde de carbone

pollutions

les mousses sont l'état de notre air

notre nation sera bientôt un lit de silices

silicozes

corps traînant leurs poumons noirs

assaillis de fièvres

histoplasmoses et psittacoses

la bouche de Qi éructe le festival des maladies
les éventails de la fin du monde
cumul de ses recherches
de livres
de séries sur l'apocalypse avalées
ce que les humains filent et tissent
que des insectes naissent de cerisiers
viendront pondre dans les oreilles des humains
et mangeront leurs cerveaux
sa bouche gonfle d'idées noires très sérieuses
il fait craquer une de ses vertèbres
tourne ses yeux dans tous les sens
murmure dans mon oreille

Xixi

il va y avoir la guerre

ils veulent faire la guerre aux nuages

pour continuer à tout polluer

son sourire de femme à la bouche fendue
se fait neutre l'espace d'un éclair invisible
le craquement de sa vertèbre continue à résonner
son identique à celui émis par la chamane Ondarmaa
aux temps où elle venait accomplir
la cérémonie de l'étincelle
pour fertiliser nos rizières

je regarde Qi les mousses le ciel
tâte son dos à la recherche de ce bout de vertèbre
qui vient de craquer
comme s'il possédait désormais l'os supplémentaire
grâce auquel Ondarmaa peut voir et savoir toute chose
je détache une mousse
la pose sur ma langue
commence à mâcher

Xixi

tu sens notre propre monde

sa déliquescence

tu sens

notre peuple qui mange des pastèques ?

il faudrait inventer de nouvelles positions au kung-fu
en hommage aux animaux disparus

– Florence Jou, *Xixi*

Bien sûr la promotion de l'impureté en art n'est pas une idée nouvelle. Il semble cependant que l'on doive régulièrement en rappeler les qualités et les modalités actuelles. En effet ce qui est impur dans les œuvres ne le reste jamais longtemps. L'habitude réduit les écarts et notre bibliothèque est remplie d'ouvrages autrefois éclatés, aujourd'hui cohérents. Nota Bene : Il faudrait s'exercer à calculer la durée moyenne pendant laquelle un livre reste porté par son hétérogénéité première et ouvert aux quatre vents. Car cette fenêtre de tir est vraiment son *moment politique* : n'importe quel lecteur, tombant sur ces pages, peut être alors soulevé de terre et

emporté au loin dans un brusque appel d'air. Après cette période, tout redevient hélas *de la littérature*. Qu'en est-il aujourd'hui de la poésie qui nous intéresse – *la commune*? Et quel est son programme sur ce point? Je dirais ceci: il ne s'agit pas simplement pour les auteurices contemporaines de croiser haute et basse culture mais aussi – et c'est la nouveauté – différents médiums, différentes technologies, et les univers (visuels, discursifs) qui leurs sont associés. Il s'agit aussi de combiner, dans un même geste, critique et création.

Ainsi *Xixi* de Florence Jou pourrait ressembler, en ses débuts, à un de ces *contes orientaux* qui connurent un grand succès, il y a un siècle, dans la littérature française. On pense à Claudel, par exemple, ou à Yourcenar. Or dans ce sous-genre assez daté, dans sa forme comme sur le fond, l'Asie est encore un lieu magique, situé hors du temps, où se déploie inmanquablement une sagesse immémoriale.

Chez Jou, en revanche, le lecteur est vite prévenu qu'il n'en ira pas de même. Apparaissent en effet, sans tarder, smartphone et gps, ordinateur portable et canons à nuage. Et il n'est pas simplement question ici d'une suite d'appareils venant déchirer, de manière ponctuelle, la grande tapisserie orientale mais de tout un imaginaire politique qui convoque à la fois la Révolution Culturelle et le Comité Olympique des Jeux de Pékin.

Aussi : ce que le texte ne cesse de convoquer, par la bouche de ses personnages, comme son unique modèle artistique, ce ne sont pas les contes orientaux de Paul & Marguerite mais les productions cinématographiques de l'acteur-réalisateur Stephen Chow (*Shaolin Soccer*, *Crazy Kung-Fu*) qui ont redonné, il y a vingt ans, un souffle nouveau au film de kung-fu. Chow y faisait en effet un usage très idiot et bricolé des effets spéciaux numériques qui servait, au-delà de la parodie, à la célébration inattendue d'une communauté de *misfits*.

Enfin : la dernière fois que l'on avait croisé le chemin de la chamane Ondarmaa, avant de la retrouver dans les pages de *Xixi*, c'était dans un des voyages invisibles de Charles Stepanoff (*Voyager dans l'invisible*, La Découverte, 2019). Or, très éloigné de Yourcenar comme de Stephen Chow, Charles Stepanoff est un ethnographe des plaines de Sibérie qui a développé une approche inédite du chamanisme que Philippe Descola appelle « une pragmatique de l'action rituelle ».

Voici donc rapidement une partie du feuilleté de *Xixi*. Une partie seulement. Je n'ai même pas fait mention de la tension constante entre parole musicale et discours scientifique – entre Li Bai et iodure d'argent, flûtes dizi et mousses bryophytes.

Et c'est donc au milieu de ce beau chaos que se construit ce qui est le cœur battant du texte : son intrigue. L'histoire d'une jeune fille (mi-Bruce Lee,

mi-Greta Thunberg) affrontant courageusement État corrompu et industries polluantes, pour mieux saisir, en toute fin d'aventure, que « nous sommes les enfants de l'atmosphère ». Que « perdre le ciel qui est en nous / c'est perdre la terre qui est en nous ».

Certains pourront s'étonner qu'il ait fallu tant de strates et de détours pour parvenir au final à une morale écologique aussi simple. Mais il me semble que c'est précisément la subtilité du texte de Florence Jou de nous faire ressentir, de manière subreptice, à quel point cet enseignement élémentaire n'est accessible pour nous lecteurs (modernes, occidentaux) qu'au travers d'un mix sauvage de références et d'une combinaison imprévue d'enchantement littéraire, de parodie numérique et d'anthropologie pragmatique. Vertu de l'impureté : seul un coup de billard poétique à trois bandes peut aujourd'hui nous donner à voir l'image fugitive du terrestre, du céleste et des liens entre les deux.

À propos de *Xixi*: « Dans une nuit sans fin/
Se donner un peu de feu »
Laure Gauthier

« la clairière ressemble à une décharge », c'est l'une des images du monde désolé qui nous est tendu comme miroir déformant du nôtre dans le long poème narratif de Florence Jou qui comprend 40 séquences. *Xixi*, on le comprend au fil des pages, c'est le nom d'une adolescente chinoise, témoin d'un monde en pleine dérégulation climatique où des soldats de la guerre météorologique qui gronde au dehors dévastent tout :

*le kung-fu n'est pas responsable de la sécheresse
je miserai plusieurs doigts
sur les saletés des hommes*

Les saletés des hommes, c'est de cela dont il question et qui revient comme autant d'images obsédantes et autres visions affreuses d'un monde courant à sa perte. Dès les premières séquences de ce tableau

désolé, situé en Chine dans un futur plus ou moins proche, la jeune Xixi s'adresse à Qi qui lui répond. Le paysage abîmé et asséché où courent les rats n'est pas situé avec précision : au fil du récit pourtant, on comprend que les rizières évoquées se trouvent dans le Nord de la Chine, près de montagnes et du Fleuve jaune pollué, ce fleuve évoqué en exergue dans une citation du poète Li Bai. Très vite, la beauté des paysages évoqués, ceux-là même ayant inspiré la poésie et la calligraphie chinoises dont le trait part de l'eau pour aller jusqu'aux montagnes et aux nuages, cède à un tableau dystopique : les rizières sont polluées et la sécheresse détruit les champs comme les humains et les animaux :

nous gravissons la montagne
atteignant la demeure de Sung-Tzu
sa majesté en eucalyptus chétif enceint de pierres
la santé des dieux laisse à désirer
 autant que nos rizières
nous crachons à plusieurs reprises
 devant le monument
en guise de salutations
aussi pour dégager nos gorges
à la sécheresse se combinent
 des nuages de poussières
bien secs qui frottent nos trachées nous irritent
nous évacuons de vilains crachats noirs

Si l'on se tient au courant des ravages climatiques aux quatre coins de la planète, on comprend vite que le récit de Florence Jou n'est que légèrement en avance sur le nôtre et que le miroir dystopique qu'il nous tend est très documenté. Dans *Xixi* la catastrophe climatique est imminente, tandis que la population regarde des « séries sur l'apocalypse ». Une guerre « se prépare contre les nuages ». Le poème se fait science-fiction, nourri de recherches sur le programme en cours nommé « Sky river », ce plan d'ensemencement des nuages himalayens visant à modifier les conditions météorologiques en utilisant des procédés très polluants. L'autrice fonde son long poème sur ses recherches pour peindre un avenir sombre dont on espère qu'il est lointain tout en redoutant qu'il soit proche. Présenter un tableau critique du présent, de sa politique, de sa géopolitique, de sa science n'est pas une chasse gardée du roman. Le poème n'est pas là pour redire les « merveilleux nuages ! » des *Petits poèmes en prose*, il dit aujourd'hui les nuages transpercés de fusées d'iode d'argent dans les périodes de grande sécheresse qui se produisent en Chine et dans le monde entier et dont on sait qu'elles deviennent un enjeu majeur de la planète. L'heure n'est pas à la déploration du passé, mais à la conscience critique.

L'autrice conçoit ce livre comme le premier d'une trilogie de fictions climatiques. On entend la voix

de Xixi à qui répond l'ami Qi – dont le nom exprime l'énergie vitale dans la calligraphie chinoise – et celles des soldats auxquelles se mêlent celles, sourdes, de paysages dévastés et de la guerre. Les strophes en vers libres sont souvent interrompues par des vers isolés qui viennent cisailer le temps et rappeler l'urgence climatique. Le récit oscille entre hyperréalisme, conte fantastique et dystopie. Le texte dénonce l'enrôlement des paysans : « Vous recevrez une formation/dans des centres spéciaux/vous recevrez une indemnité pour ce travail/(...) soldats de la guerre météorologique ».

Le poème avance de visions en visions, d'instantanés tragiques en réflexions, de descriptions ultra-réalistes en évocations plus opaques et sibyllines. Discontinus, visionnaires, rythmiques : les vers de Florence Jou traversent la crise climatique. Le monde reste très largement hors champ : des voix, des noms, des instants surgissent dans le champ du récit. Des destructions de la nature et de la culture sont esquissées, le poème est plastique, il se meut avant tout par sa langue qui est autant mémoire que pythie, témoin des temps anciens et annonciatrice des catastrophes à venir :

nous tentons de résoudre un problème
de mathématiques avec Qi
quand nos yeux sont soulevés par des nuages
de poussières épais
et nos visages par un fracas assourdissant
sur des engins à la forme de scarabées géants
ils se disposent au centre du village
mon père vient serrer nos deux mains
disant en un souffle court

*l'armée de l'ombre est celle qui annonce
nouvelles funestes
ou changements importants*

Le désastre est évoqué dans les strophes justifiées à gauche comme dans une sorte de « réponse » chorale en italique où résonnent toutes les autres voix (Qi, soldats...). Et entre ces voix résonne la guerre sans nom et sans visage mais omniprésente. C'est dans cet entre-deux aussi que le poème tente de fabriquer de la résistance et de l'espoir.

L'abstraction du poème, cet être-à-la-voix, laisse béant un écart qui est un des espaces du poème, un espace d'étrangeté qui nous alerte. L'entre, cette position de décoïncidence, évoquée par François Jullien (« l'écart et l'entre ») est un espace de vigilance. C'est ce que le poème permet autrement que le roman en faisant l'expérience d'un paysage

qui, le plus souvent, reste hors-champ : les temporalités sont flottantes, les évocations conçues comme bifurcations, un monde qui surgit par percée ou visions, dans une sorte d'urgence que martèlent des vers libres souvent très brefs, égrainés face à la menace.

La guerre climatique vécue par Xixi prend appui sur des tendances totalitaires déjà installées dans la Chine contemporaine : on y trouve par exemple l'évocation des « bons et mauvais points donnés » à la population pour la contrôler. S'il est question du « brasier géant de nos rizières », de la sécheresse qui détruit le père de Xixi, les vers sont traversés de références à la culture chinoise, savante comme populaire, ancienne comme contemporaine : Sung-Tzu, le célèbre théoricien de l'art de la guerre (V^e siècle avant J.-C.), Zhang Hexian qui pratiquait les arts martiaux à plus de 94 ans, Huang Chun, professeur d'économie ou encore Stephen Chow, acteur et réalisateur de Hong Kong sont convoqués par l'adolescente.

Si Xixi est en colère face aux soldats chinois de la guerre climatique, sa plainte est générale et s'adresse à nous tou·te·s : « nous sommes au-dessus d'un gouffre sans fin ».

Sa colère est le constat amer, depuis la Chine, d'une dévastation que nous tentons de masquer, de considérer comme le problème de l'autre. De même que la langue maternelle est la langue de l'autre

pour paraphraser Jacques Derrida dans le *Monolinguisme de l'autre*, la détresse de Xixi, sa langue en alerte, est la nôtre. Elle dessine les contours de ceux « qui n'ont rien en commun » : ce commun, c'est, devant la catastrophe climatique, une tentative de redresser la tête.

Au constat pessimiste, Florence Jou n'oppose pas de grandes utopies, pas plus qu'elle ne tombe dans la déploration. Elle sait la précarité de la parole et de l'espoir : « les bâtons sont brisés ». En temps de crise, la langue poétique peut néanmoins inventer des « bifurcations » en proposant des vers, libres, nécessairement, qui se dilatent et se rétractent, oscillent et vibrent face au danger. L'adolescente Xixi fait l'expérience de la violence avant nous et tente de la nommer, d'y faire face avec ses modestes moyens. C'est à cela que nous prépare le poème de Florence Jou. À des moyens « minuscules », une exhortation à faire face humblement.

La poésie s'ouvre à la langue de l'autre depuis les idéogrammes que l'on trouve dans l'exergue, une langue qui transporte et transforme le passé de la langue qu'elle charrie avec elle et tente d'alerter et d'imaginer l'avenir. Non pas un avenir merveilleux, mais une catastrophe atténuée. Dans ce livre, le récit dystopique a la fonction d'un futur antérieur : il nous donne l'impression d'avoir traversé l'avenir désastreux et de revenir à aujourd'hui, équipés de

cette conscience : la dévastation qui aura eu lieu et contre laquelle peut-être nous nous armerons de patience et d'espoirs. Ce qui est loin nous parle. Ce que la poésie peut, c'est « dans une nuit sans fin/ Se donner un peu de feu ».

Après des mouvements de colère, la dernière section maintient l'espoir d'écoles « comme des îles », de territoires « où se cultiveront/ des vies sans les dieux des fusées/ où se cultiveront/ des corps armés de vies minuscules/ des corps menaçants et joyeux/ comme un ciel orageux ».

Il n'est pas anodin que ce soit une jeune femme qui ait le courage de faire face, de regarder la mort en face, et de tenter de maintenir une rive possible. Dans *Xixi*, l'autrice prolonge le travail de *Payvagues*, où quatre voix de femmes, sorcières ou chamanes aux pouvoirs telluriques, traversaient des zones de climat bouleversé. Conscience et courage écologique et politique des femmes, pythies sans pitié, armées de langue. Maintenir un espoir mineur et sonner l'alarme. *Xixi* devient « berceuse » et « clairon » pour reprendre le titre de l'essai de Philippe Beck (*La berceuse et le clairon : de la foule qui écrit*, 2019). C'est là la clairvoyance du poème.

Veules-les-Roses Gabrielle Schaff

C'est à côté de Veulettes
De Saint-Valéry-en-Caux
Près de Fécamp
Étretat

Ah ! Étretat

Mais.
Plus haut.
Après Dieppe.

Après Dieppe...
Avant

Avant Dieppe.

Dieppe Dieppe Dieppe

Tu pars de Fécamp
Tu vas à Dieppe

Ou Eu
Tu vas à Eu

Ça s'appelle Veules-les-Roses avec des tirets
Veules tiret les tiret Roses
Pas Veules-sur-Mer

Alors que c'est au bord de la mer

C'est bien, Veules-les-Roses ?

C'est.
Un bourg.
En bas.
Au fond d'une valleuse.

Une valleuse ?

Un trou
Dans la falaise
Creusé par une rivière
La Veules.
D'où Veules.
Mais pas Roses.
C'est une embouchure
Une valleuse.
Tout en bas
Quoique.
Quoi.

Quoiqu'il y a des maisons en haut
Aussi
De la falaise

Faut pas que ça s'éboule

Si, si.
Ça s'éboule

Sur le bourg
Le bourg du bas
Sur le bistrot Victor-Hugo
Sur l'hôtel Douce-France
Sur le Café de la Marine.

Et les roses ?

Aussi.

Non.

Ça s'éboule aussi les roses
Même les roses.

Dans la Veules ?

Et sur les toits du bas.
Les toits du bas du bourg
C'est.
C'est le toit de Victor Hugo.

Ah ! Victor-Hugo
Le bistrot.
Et
Pourquoi Veules-les-Roses ?
Pourquoi pas Eu ?

Eu.

C'est une commune

Comme les autres
Comme Veules-les-Roses
Y en a trente-cinq mille.

Même au 25/1000^e ?

Saint-Valéry-en-Caux Veules-les-Roses
déjà ça fait deux.

Y a pas Eu.

Moi je suis né à :
Marcq-en-Barœul.

Dis-donc.
Varengville-sur-Mer
La tombe de Braque.

Ah ! Braque
Y a eu des morts
Les Anglais
Ils ont remis ça
Les croix qu'il y a.
Toutes ces croix
De quoi ils sont morts ?
Les Veulais ?

Pas les Veulais.
Les Varengvillais.

De quoi y sont morts ?

Les Varengévillais ?

Toutes les tombes qu'il y a.

S'il y a beaucoup de tombes.

C'est que

C'est que c'est un cimetière.

Un cimetière de tombes.

Oh

Cette tombe elle va tomber

De la falaise.

Ils ont enterré leurs morts trop près du bord.

Et la grande croix.

C'est quoi.

Bah c'est.

C'est.

Une grosse tombe.

Non.

Non c'est l'église elle va tomber elle aussi.

Du douzième siècle.

Encore ?

Ça va faire encore des morts.

Combien ?

Mais non.
Elle tombera pas.
Pas d'un coup
Pas
Pas comme ça.
Y'a *Fond des Pâtis*
Un lieu-dit.

C'est où ?

Après *Grand Ailly*
Et avant *Petit Ailly*
Bref c'est à Ailly.

Mais Ailly
C'est en bas
En bas de l'église
L'église qui va tomber.
Varengeville
C'est en haut.
Et Ailly
C'est la grosse crique tout en bas

Ah.

Y a la falaise entre.

Ah bah.
Faut pas y aller à Ailly alors.

Et à Veules ? Y a des morts ?

Oui.

Où ?

À *Croix Basile*.
Il s'appelle Basile
Le mort
Le mort de Veules.

Y en a qu'un ?

Et là encore
La *Tête de Mort*
C'est un carrefour.

Ah bah d'accord. Que des morts.

Le fond des pendus.

Encore des morts.
Eux
Au moins
On sait de quoi ils sont morts
Ils sont tous morts
Nous qui voulions aller à Veules
Voir la mer
On va voir des morts.

La mer
C'est plein de morts.
Y dévalent les valleuses
Y bouchent les embouchures
Y en a des tas.
Et après.
Ça fait des grosses crevettes

Qu'est-ce qu'on va faire ?

Y a la Pointe du Hoc
Après Caen.

Caen
Où ? là ?
Y en a eu des morts aussi à la pointe du Hoc

À cause des obus.

Et à Caen, tout autour de Caen

Par paquets.
Des gros, des grands, et tout plein de petits morts
Y en avait tellement
Qu'on les faisait venir par bateaux
Ils ont fini morts dans l'eau.

Même les morts de l'eau
On les met en terre

Comme tout le monde
On les sort de l'eau
On les enterre

C'était bien la peine de prendre la mer

Dans quelle terre on les enterre ?
Les morts du Hoc ?

Vu les croix
C'est là
Colleville

Drôle de nom pour un cimetière

Peut-être qu'au début
C'en était pas un
Mais
Y avait trop de morts

Ils ont inventé la colle ?
À Bataville ils ont inventé la chaussure Bata

Bataville Bataville Bataville Bataville Bataville

À l'Est

Ah ! L'Est
Verdun
Maginot
Le Struthof

Non non
On va pas y aller.

Mais
C'est comment

Colleville

Colleville ?

C'est que des croix
Là aussi.
200 habitants
9 387 morts
Ils ont mieux fait qu'à Varengueville

Pourquoi mieux ?
Y a Picasso ?

Non
Eux
Ils étaient inconnus.
Ils sont morts quand même
Des inconnus morts

Pourquoi ils sont tous blancs ?

Y a des Noirs aussi
Beaucoup de Noirs.

Pourquoi les croix sont toutes blanches ?

Elles sont blanches aussi pour les Noirs.
Le blanc c'est pour les inconnus
Ils sont tous inconnus
Blanc pour les Blancs inconnus
Et blanc pour les Noirs inconnus

Et le Noir mort connu ? Alors ?
Y en a pas ?

Si si

Qui ça ?
Y a Basquiat

Ah ! Basquiat

Mais pas là

Il est où ? Avec Picasso ?

Le blockhaus
Lui aussi
Il va tomber
Cette manie de construire au bord
On se tue à leur dire
Les 9 387 morts
Blancs
Noirs
Inconnus
Ils vont s'ébouler dans la mer
Encore
Une avalanche de morts

Comme s'ils étaient pas déjà assez morts comme ça

On n'est jamais assez mort
N'y allons pas
À Colleville-sur-Morts

Domage
Y a une plage
Avec du sable
Les croix blanches
Les os des ossuaires
Le calcaire des cailloux
Ça fait du sable blanc
Pour étaler nos serviettes
Tiens !
La *Révolution*
C'est son nom
À la plage de Colleville

Ah c'était là ! Décidément.
Et ici ?
Qu'est-ce que c'est ?

Un estuaire
On peut aller à Honfleur
Ou au Havre
Ça dépend du vent
Et des bateaux, des ports

Ah !

Les bateaux des ports pleins de morts
ou de vivants qui deviendront morts

Nous y revoilà

C'est mieux Veules

Allons voir Veules

Avec ses habitants

Ils sont si peu.

Peu ?

Peu d'habitants vivants

Peu d'habitants vivant à Veules

Peu d'habitants vivants à Veules-les-Roses

C'est ce qu'ils disent

Qu'ils sont peu ?

Ou qu'ils sont vivants ?

Oh la volubilité des Veulais tu sais

Moi je dis

Avant d'être morts ou vivants on est de quelque part

Les Lillois sont de Lille

Les Lorrains de Lorraine

Les Cambrésiens de Cambrai

Les champignons de Champigny

Etc.

Pas tous
Oh là
Pas tous
Ne pas ramasser lorsqu'on ne sait pas ce que c'est
Est-ce qu'on sait ce que c'est quand on sait d'où
c'est ?
Toi
Tu sais d'où t'es ?

De Douai

Douai Douai
Dis-donc
Douai, Marcq-en-Barœul
Comme quoi

On préfèrerait être veulais
Dans la valleuse

Ou havrais
Dans l'estuaire

L'estuaire c'est comme une valleuse
Mais quand c'est un fleuve

À l'Est ?

À l'Ouest.

L'ouestuaire alors

Quadriller l'ordinaire, laisser filer les anguilles Elsa Boyer

Veules-les-Roses est un dialogue qui se déploie à partir de cartes : les cartes d'état-major, les cartes touristiques, les cartes fluviales, routières, maritimes. Deux personnages naviguent à travers ces cartes, les noms de lieux, les documents touristiques, les informations historiques, les différents trajets possibles en prenant l'autoroute ou les itinéraires bis gratuits, se projetant dans un voyage que nous ne les verrons pas accomplir physiquement. Le regard reste ici rivé à la carte, aux mots, anticipant ce que l'on pourrait voir, ce qui serait visible, ce qu'on pourrait vivre aussi dans ces paysages : le débit de la Veules, la valleuse, les monuments classés, le parking gratuit de la station d'épuration, un pique-nique devant un buste de Monet ou encore se promener sur les sentiers côtiers.

Le texte joue à la fois sur une absence de visibilité – car jamais il ne décrit les paysages, les bâtiments, les routes vus par un personnage –, et sur un excès de visibilité en convoquant des lieux-dits, des lieux communs et des clichés. En ce sens, *Veules-les-*

roses fait écho aux mots qu'écrivait Marguerite Duras dans *Hiroshima mon amour*: « Tu n'as rien vu ». Mais cette phrase quitte le régime dramatique d'un passé composé qui hante le présent pour se retrouver déplacée dans les projections banales et bancales d'un voyage qui risque de ne pas avoir lieu. Le texte compose aussi avec la volonté de rendre sensible ce qu'on ne voit plus, toutes les morts résumées par les monuments commémoratifs ou les croix blanches, par exemple. Tous ces morts qui tombent des falaises ou bouchent les embouchures. De la même manière, le texte fait exister les femmes absentes des cartes routières, des cartes touristiques et des cartes d'état-major, et ce qu'on choisisse de passer par l'A13 ou de prendre les routes départementales.

Dans ce texte on ne navigue pas seulement à vue, mais aussi à l'ouïe, au gré des sonorités, des allitérations, des homonymies (homophones). Il ne s'agit pas d'extraire les lieux de leur banalité par l'écriture. Au contraire, le texte de Gabrielle Schaff procède par petits mouvements et rebonds limités, de proche en proche. Ces rebonds et reprises minimales ne donnent jamais lieu à un écart soudain ou à une image inédite, mais cherchent au contraire à creuser le commun, l'ordinaire, le vulgaire. Ainsi, « les croix blanches/les os des ossuaires/le calcaire des cailloux ça fait du sable blanc/pour étaler nos serviettes ». Le texte se contraint pour rester dans

les répétitions de « c » et de « s », le verbe se limite à « faire » et tout le blanc, toutes les textures évoqués échouent sur une serviette qu'on étale.

Au milieu de cette cartographie commune et des clichés qu'elle charrie, Gabrielle Schaff multiplie les flux et les déplacements, ceux des routes, du tourisme, mais aussi les éboulements, les remontées des anguilles, le débit de la Veules. Ces strates génèrent des superpositions, des glissements entre des époques et des échelles. Il en résulte une sorte de paysage augmenté où les anguilles remontent, les Anglais viennent et partent, les terrains s'éboulent, où on ne sait plus très bien si un nom renvoie à un lieu, une personne, un événement. Les dialogues poétiques et cartographiques de Gabrielle Schaff s'inscrivent ainsi dans une écriture proche de celle du poète Stéphane Bouquet pour qui la poésie met le langage en mouvement afin de « faire tourner quelque chose entre nous »¹. L'enjeu du poème ce n'est plus seulement un souci pour la langue, la syntaxe, les champs lexicaux, mais aussi de faire entrer dans le poème la conversation la plus quotidienne, le bavardage, le papotage, c'est-à-dire un espace verbal où se fabrique le commun.

1. Entretien entre Johan Faerber et Stéphane Bouquet, 25 avril 2018, diacritik.com/2018/04/25/stephane-bouquet-le-coeur-crucial-de-la-poesie-cest-cette-facon-de-faire-tourner-quelque-chose-entre-nous-et-non-pas-de-faire-avancer-le-langage-sur-lui-meme/

Veules-les-Roses est un bourg et un livre, un village de bord de mer quelque part sur la côte normande et un dialogue qui fut une pièce de théâtre pour deux voix avant d'être un livre. Deux personnes parlent : s'adressent l'une à l'autre, s'interrompent, relancent, changent de sujet, passent du coq à l'âne, d'un mot à un autre. Elles ne le font pas sans raison. La première est *Veules-les-Roses-village*. Elles le cherchent, consultent des cartes, vont du grand au petit, du 1/500.000^e au 1/100.000^e puis du 1/100.000^e au 1/25.000^e, d'une échelle à l'autre, resserrent la focale jusqu'à ce que le nom surgisse quelque part entre Fécamp et Dieppe :

Tu pars de Fécamp

Tu vas à Dieppe

Ou Eu

Tu vas à Eu

Ça s'appelle *Veules-les-Roses* avec des tirets

C'est le premier point ou média. Le territoire se donne par des cartes. Plusieurs cartes. Qu'il faut

superposer pour mettre le doigt sur le bourg au fond de la valleuse. Qu'est-ce qu'une valleuse ? Il faut chercher. On est tombé dessus en tapant Veules-les-Roses dans un moteur de recherche, puis valleuse-le-mot :

Un trou
Dans la falaise
Creusé par une rivière

C'est le deuxième point ou média : Internet. On tape un mot et on égrène d'autres mots, des images, des cartes, des images qui se substituent aux cartes, dans lesquelles on peut déambuler, du « bistrot Victor-Hugo » à « l'hôtel Douce-France » et au « Café de la Marine ». Le territoire est plurimodal et polymédia. On cherche donc. Mais pas seulement. On imagine aussi, par exemple que « ça s'éboule ». Puisqu'il y a une falaise, ça peut s'ébouler, la mer monte et gagne, le temps se réchauffe, les falaises s'érodent (« Rien de mieux que l'érosion ou les bombardements pour remonter le temps »). Et si ça s'éboule, tout peut s'ébouler, les roses, les églises, les villages, les mots sur la page.

C'est le troisième point. On peut par les mots changer un paysage, le ruiner et en dessiner un autre, imaginer ce qu'il sera ou pourrait être. Comme : « La mer/C'est plein de morts/Y dévalent les valleuses/Y bouchent les embouchures/Y en a des tas ». On

aimerait dire que la poésie est là, dans ces moments où les mots dévient de la carte et du *world wide web*, mais je dirais plutôt qu'elle est dans la mise en rapport de ces médias, leur traversée, un clou de tapissier qui les capitonnerait les uns aux autres ou un canal qui les relierait secrètement.

Deux personnes jouent à être des touristes. C'est le « qui ». Le « qui » est intéressant. Non seulement parce qu'il permet d'arpenter sans s'attacher, à concaténer églises, vues imprenables (le « belvédère du Point d'Interrogation situé tout à fait à la pointe de Veules-les-Roses / à côté de l'ancien blockhaus »), monuments aux morts, personnes célèbres, cimetières, restaurants. Le touriste est un vecteur, une flèche traversant les lieux et les paysages, bref un moyen de transport : « On va passer par-dessus le Dun, et puis par-dessous et le longer / par les petits ponts de pierre et les vallées moutonnantes le long de la plaine Diclon ». Mais il est aussi une modalité particulière du rapport entre média et territoire : celle qui consiste à passer du faux au vrai, de l'apparence à la réalité, de la carte à ce qu'elle représente. « Touriste : catégorie d'hommes et de femmes entre parenthèses cherchant à voir en vrai ce qui est déjà vu en faux / Touriste : qui est à la recherche de la vérité ». Ce que ne fait pas, précisément, la poésie, pour laquelle tout est faux et tout est vrai, la carte, le territoire, la page web et le regard touristique.

Il y a un autre « qui » cependant. Les morts. Dans *Veules-les-Roses-livre*, les morts abondent. Ça commence par Georges Braque dont le « qui-touriste » visite la tombe au cimetière de Varengeville-sur-Mer. C'est le déclencheur, l'étincelle qui change le paysage : des croix, des cimetières, des tombes, des monuments aux morts, des noms de lieux (« *La Tête de Mort* », « *Le fond des pendus* »). Les morts sont partout :

Colleville ?

C'est que des croix

Là aussi

200 habitants

9 387 morts

On pourrait mettre ce devenir-zombie de la Normandie sur le compte de l'hyperbole poétique mais ce serait une erreur : le « qui-mort » est une manière de voir et de visiter le territoire, une de ses strates, une perspective aussi envahissante que celle des touristes. Ce que dit Gabrielle Schaff, c'est qu'il y a des touristes et des morts et qu'il faut les penser et les écrire ensemble, en faire une ronde ou un branle.

Il y a une scholie au troisième point. Les mots servent à imaginer mais ils imaginent aussi très bien eux-mêmes, c'est-à-dire se lient, forment des chaînes signifiantes semi-autonomes qui sont

autant d'embranchements dans l'espace et de sauts dans le temps. L'éboulement est dans la falaise comme la volubilité est dans le Veulais. Victor Hugo est un bistrot, Austerlitz un livre et Karl Marx un rond-point. Colleville mène à Bataville, la valleuse à l'ouestuaire et les morses au Champ-de-Mars. Les mots sont aussi un « qui ». Le premier. Celui par lequel tout commence. Veules. Veules le volubile. Veules auquel un jour on accole « Roses » alors même qu'à Veules il n'y a que la mer. On tourne longtemps autour du mystère de cet accolement :

Ça porte quoi comme nom ?

L'érosion dans l'autre sens ?

Antihoraire ?

Dans le sens antihoraire

Quand on disparaît en remontant le temps

Deux personnes parlent. Ou bien une personne se parle à elle-même. Elle s'exclame, se pose des questions, se contredit, abonde, pense à autre chose. Deux en une. La lecteur-ice se dédouble : chaque phrase répond à celle qui précède et attend celle qui suit, chaque phrase est une balle qui rebondit ou une balle qu'on passe et qu'il faut attraper au vol ou laisser rebondir. Un rythme sans mesure stable. Une danse qui change de pas : ronde, branle, two-step. Chaque vers a une vitesse intrinsèque qui vient accélérer ou ralentir celle

du vers précédent. À la vitesse de l'exclamation répond la lenteur du commentaire ou la vitesse plus grande de l'exclamation redoublée. Ou bien une accélération continue scandée par les points d'exclamation.

Ah!

La ! Veules ! La Veules

La *Veules-tout-court*

Veules-les-Roses se lit de trois manières ou sur trois plans : déambulation normande, partition verbale, poème à deux voix. En même temps trois Veules.

les branches des autres Camille Sova

4 avril

les beaux jours naissent dans le même fleuve
puis chacun d'eux revient toucher la terre

dans tous les sens je les vois
les indésirables les autres les moindres beautés

cette fille par exemple qui rappelle le métal

allongée même debout elle apprend à sentir
la foudre les forêts la partie de la maison
réservée aux secours

quand elle pourra éclore l'au-delà sera
déjà en nous

la canopée peut-être s'accorde au désir
mais ne soigne pas les pulsations

après tout l'organisme ne se baigne jamais deux fois
dans l'eau qui brille

18 mai

floral est le bonheur
quand le printemps colore le monde

pourtant
ma sensibilité m'a menée au pays des seuls
où le vert n'a jamais fait d'excès

plus haut on aurait pu être des pinsons heureux
mais jaune et rouge n'adviennent jamais

je n'étais pas du matin
moi qui avais les couleurs d'un oiseau
j'ai vécu comme un ruisseau brisé

chacun peut choisir son bleu
mais qui sait vraiment guérir ?

confiance

au fil du temps

l'issue

du doute

abuse la fidélité

recherche un signe

derrière l'anonymat

existe

penche l'indice

dans la direction

opposée à la main

un robot en a une

tout fruit est ambigu

inconsciemment

dissimule

même une démangeaison

touche le sourire pas le visage

un robot n'en a pas

14 juillet

ivre comme un papillon pour lampadaire
il entend l'ordinaire respiration des vaisseaux

c'est un voyageur intérieur
je le connais un peu

il est en fumée mais abrite
un rire jasmin

les talus font tenir sa sensibilité

« personne ne désire chanter avec moi
je suis simplement moins bien dessiné
c'est superficiel
et pourquoi le temple mais pas la colère ?
à l'écart des rêves l'eau est rare
j'ai suspendu pour eux le soleil
mais le cœur jaunit à la lumière »

il hurlait et je savais qu'il y avait une place
pour les crayons ignorés

ailleurs peut-être

là d'où viennent les nuages

générosité

le précieux dit
en élevant la préférée
le précieux fait
en écrasant la seule
accidentellement ou systématiquement
à chaque fois en fait
l'ascenseur
avance
en phase avec un sens
remue
une chose sans importance
une goutte d'eau sur une tache
un poignard sur un ciel
une femme pleine de terre
personne n'a rien remarqué
délibérément
l'effet submerge
sacrifie
la possibilité du deux
tombe amoureux du feu

1^{er} août

je suis transparente pour le temps l'été
j'inscris mon histoire contre le soleil

que peut-il de plus pour nous ?
arrêter de nous faire avancer
sur la mauvaise planète ?

l'escargot ressent ça sur le sable

il avance et perdure
mais se casse à la fin

s'il vous plaît
vous jouez sous mes yeux

c'est prématuré

le rayon fuit ma fenêtre depuis que je sais
que le monde autrefois
était déjà là

2 septembre

je ne ressens jamais la brise
quand j'ai pleuré mes parents m'ont pris
pour un tournesol insatisfait
« on a encore le temps de lui dire
pour le champ qui l'entoure »
j'ai besoin d'ombre et d'identité
mais le soleil me coud l'épiderme au mercure
peut-on vraiment apprécier d'avoir août
comme éternel partenaire ?
j'ai passé la saison en faisant comme si
les degrés me reliaient au miracle d'être
la bonne nouvelle c'est que la fin est proche
la récolte va tout dissiper
ils n'ont rien dit mais je suis au courant
c'est elle qui change la chaleur
en obscurité

23 septembre

je ne cherche pas à être fréquentable
l'habitude même d'une minute me paralyse

j'ai en moi une manière d'automne
comme un gouffre mais en maille
que je porte même au coucher

enfant j'ai appris à me protéger
de la légèreté

j'aimais mieux les longues soirées
avec mes disparus

je ne sais pas où ils sont désormais
ni ce qu'est la famille

je n'ai plus que ce pull
et un sentiment d'inconfort

tu vois

j'ai grandi

14 décembre

les contraires cohabitent
mais pourraient aller mieux

toute la journée on brûle
de la neige dans nos gorges

à côté de toi le soleil a l'air d'un pauvre

pourtant
des pensées d'ailes me traversent parfois

retiens-moi de vouloir un autre animal

ma chaleur est bordée de fissures

elle manque d'excès

elle manque de nage en eau froide

elle manque de matière

elle manque de chaleur

à -10 degrés les moineaux n'ont que faire des caresses

ils se contentent de rêver de la sueur

vie pro/vie perso (équilibre)

ambitieuse

l'âme

prospère

voyage

par le vin

vide un foyer

et brusquement

c'est le cancer

écorne

la culpabilité

néglige

même un univers

mais pas un sentiment

un regard

mais personne sur la peau

le sexe maigre

un pont

mais géographiquement une sphère

l'urgence savante

ainsi va la vie

impossible

idéale

2 mars

mon chien ne connaît que l'instant
il n'a pas de ciel

l'arbre ne sait que la saison
il fait semblant de mourir en hiver

moi je ne connais que connaître ma fin
je vis au fond du temps

de nous trois personne n'a raison
mais tout le monde perdra

même le changement d'heure bientôt prendra fin
puis viendront les saisons
puis les chiens
et alors les humains

j'aurai fini d'écrire "je" d'ici-là

you may say i'm but i'm not

Des branches à la branchie : lecture des *branches des autres*
Frédérique Cosnier

« Je ne revendique pas la paternité de ce texte, il est de Saint Augustin ». Cette citation de citation, extraite de la section « comment vous sentez-vous là tout de suite », pourrait formuler la dynamique poétique du livre mélancolique et drôle, inquiétant et revigorant, de Camille Sova. Réactivant la question de l'auctoralité tant de fois posée depuis la Modernité, le texte copie-colle des fragments de discours prélevés dans des forums et revues de psychologie dite positive ou des livres de développement personnel. Il s'inscrit dans ce que l'on peut nommer depuis Kenneth Goldsmith une forme d'« uncreative writing », poursuivant entre autres les expérimentations plastiques et poétiques des collages de Dada, du cut-up de Gysin et Burroughs. On pense également aux auteur.ice.s revendiquant la notion de « document » pour désigner les sources publiques où iels puisent un « matériau » verbal pour

le réagencer, le « traduire » et le donner à voir-entendre par le poème (Vanessa Place, Franck Leibovici ou encore Frank Smith). On peut aussi bien sûr évoquer le *Cadiot d'Art poétic'*, dès 1988.

Cependant, la mise en perspective atteignant vite ses limites, il faut redire que chaque poétique se singularise, même et quoi qu'ils en aient ! parmi ceux qui revendiquent précisément des gestes à rebours de toute singularisation. Si ces formes de discours font poème, c'est qu'elles soulèvent à nouveaux frais des questions qui demeurent entières et nous forcent à tout reprendre du début : la question du sujet, sa différenciation par rapport à d'autres notions (individu, subjectivité, subjectivation, intertextualité *versus* réénonciation, etc.), et les problèmes de dualismes qui opposent encore si souvent le singulier au collectif, au lieu d'en écouter les interactions. Questions qui, lorsqu'elles ont le mérite d'être posées, le sont souvent au profit d'une focalisation sur la fameuse « matérialité du langage » (ces mises en œuvre affichant pour la plupart leur parenté directe avec les arts plastiques), ce qui ne manque jamais d'éluder ce que le *faire* du langage, qu'il soit original ou repris, a de spécifique et d'irréductible.

les branches des autres est de ces propositions qui relancent les questions, pour notre plus grande jubilation. Dans la citation donnée plus haut, ce qui m'interpelle le plus est la deuxième partie de

l'assertion « il [ce texte] est de Saint Augustin », dont je pense, au-delà du trait d'humour et sans doute de l'auto-dérision, qu'elle est juste, à défaut d'être vraie. La *confession*, en effet, est ce qui travaille tout le recueil, mais pour en détourner à chaque ligne le trop subjectif, le *lamento* de la souffrance psychique, sans jamais pour autant la renier. Le branchement aux mots des autres, comme on se branche électriquement sur le secteur, constitué ici de l'ordinaire inepte des ouvrages de positive attitude ou de ce qui fait la banalité plaintive des forums, est, sans position de surplomb, diffracté dans un geste de cisaille générale et de placardage subtil, par l'invention d'un rythme discursif entièrement fait d'écoute. L'autrice le revendique dans un entretien (avec Clara Régy, pour le site *Terre à ciel*), où elle affirme la prépondérance de l'écoute sur le regard : « Je préfère l'écoute parce qu'elle suppose une certaine passivité, une façon de se rendre disponible, de laisser les choses advenir ». C'est bien une attention première au travail de la voix qui est revendiquée, et la question de savoir comment un poème peut faire voix des autres voix, sans appropriation : « Il faut travailler pour que l'écoute devienne une voix à part entière. Il faut essayer, tâtonner, se défaire de sa propre langue, de ses automatismes, de la part de soi qui veut à tout prix s'exprimer. Laisser faire et laisser être les autres voix en soi ».

Dès lors la voix qui circule n'est jamais dupe de sa propre impersonnalité et de sa porosité traversante. Elle les recherche et c'est ce qui en fait la force. Le poème fait de la souffrance psychique individuelle une énergie d'affranchissement décentrée : « je ne suis presque rien / simplement l'intervalle / entre le poumon et le froid » (« 30 septembre »), « pourquoi toujours dire la peine et pas simplement : / 'vu un renard passer' » (« 14 septembre »), où le « je », non confondu avec l'égo, s'agrandit en plus vaste que lui : « je suis aujourd'hui quelque chose qui s'accroît » (« 3 juin »). Les créations surréalistes font un mouvement de vie général, en se branchant sur d'autres règnes : « ça ressemble à une dépression / mais c'est une canicule / 80 degrés et même pas fahrenheit » (« 17 août »).

C'est là que *les branches des autres* ne se contente pas d'être le poème d'un branchement à l'ordinaire souffrance psychologique et sociale contemporaine, mais invente une créature de parole dotée de véritables branchies pour de nouvelles respirations. Par là, le texte permet de questionner la notion très en vogue actuellement d'écopoésie. Le système poétique déployé par l'autrice prouve que, depuis au moins Verlaine, la recherche de l'anonyme a toujours coïncidé, *de facto*, avec la création d'une nouvelle relation à la nature, englobant et dépassant toute problématique d'époque. Le poème est le seul lieu

où les frontières entre genres et espèces se défont et réinventent le vivant : « sans habits ou plutôt sans terre / je recommence à plonger dans le lac en moi // l'humidité me procure une liberté aquatique // je suis vivants méduses éléments » (« 28 août »).

Le texte ne croit donc pas si bien dire avec sa facétieuse mention de Saint Augustin. Au-delà du mouvement de détournement de la confession, il fait des branches des autres l'arborescence d'une déprise de soi qui permet d'atteindre une dimension ultimement anthropologique. Il recrée notre expérience du temps, faite de notre relation à toutes les formes de vie associées à des formes de langage : « je vis au fond du temps [...] / même le changement d'heure bientôt prendra fin / puis viendront les saisons / puis les chiens / et alors les humains // j'aurai fini d'écrire je d'ici-là » (« 2 mars »). Le livre de Camille Sova peut se lire comme le grand éphéméride de la dépossession et du passage salvateurs, vers un ailleurs désirable, comme un espace possible pour faire *lieu commun* : « passage // et si tout commençait par là / serait-ce déjà quelque part ? » (« 5 décembre »).

« Mais qui sait vraiment guérir ? »
Séverine Daucourt

On peut être ébranlé par le monde actuel, encore plus par celui qui s'annonce. On peut aussi être ébranlé par la vie, ses aléas, ses vicissitudes. Pourtant, les préceptes d'une psychologie dite positive incitent chacun-e à se tenir sous contrôle, avec l'aide de méthodes qui prétendent juguler les épreuves, prémunir des tourments, réprimer les souffrances, prescrivant par conséquent de ne pas chanceler, d'atteindre un bonheur qui confine à l'obligation.

Camille Sova, dans *les branches des autres*, détourne ces injonctions au bien-être. Avec les mots des manuels, magazines et revues de développement personnel¹, selon le procédé classique du cut-up, elle compose des poèmes d'une beauté étrange, où les états d'âme inhérents à une vie digne de ce nom rompent avec la diabolisation pour occuper la place qui leur revient.

Les deux séries de poèmes versifiés qui constituent les parties 1 et 3 du livre, « les saisons » et « l'oraison des algues », révèlent la vie telle qu'elle est, âpre et insoumise. La précarité de la joie comme de la santé y rejoint le déséquilibre de toute existence, qu'elle soit individuelle ou écologique. Les textes embrassent tout ce qui collapse, condensent nature et pensée, subjectivité et cosmos, car les traumatismes et autres errances – ces *symptômes désagréables à la table des anges* – concernent aussi la terre, victime elle-même d'accidents qui la dépassent, mais auxquels elle s'ajuste avec persistance et majesté.

L'écriture de Camille Sova – c'en est une, et les mots d'emprunts qui prônaient le mieux sont en étonnante adéquation avec l'effondrement qu'ils désignent – procède d'une alchimie magnifique entre ces dimensions qu'elle n'oppose pas : *moi / je ne suis pas le printemps // regardez dans ma bouche // j'ai le deuil chronique (...) j'ai besoin d'ombre et d'identité // mais le soleil me coud l'épiderme au mercure.*

Dans cette succession d'haïkus étirés teintés d'onirisme, les images jaillissent avec une touche subtile de surréalisme (un médecin *m'apporte des dunes à la petite cuillère*). Elles dégagent une

1. Parmi les ressources de Camille Sova, citons les revues *Open Mind, Happinez, Simple things, Respire, Psychologie positive* et *Flow*, et les ouvrages *La Bible du développement personnel* et *Résilience* édités par Harvard Business Review.

beauté simple qui résiste à la dévastation (*je tue des mites à en avoir des paillettes sur les doigts*). Mais régulièrement, s'invitent des pages plus abstraites, d'où la subjectivité est évincée. La langue du développement personnel, son lexique d'usage (*authenticité, bienveillance, confiance, écoute, imperfection, motivation, objectif, relationnel, stress, vie pro/vie perso...*) sont réfléchis autrement, la charge poétique libérant le jargon de son sens habituel, surjouant l'absurdité des injonctions en les troublant, pour les émanciper de leur signification première.

Même s'il dévoile la beauté de ce qui est obscur, triste ou pénible, le livre ne fait pas l'éloge du pire. Les poèmes annulent la dialectique positif/négatif d'une psychologie pervertie en science du bonheur. Ils sont profonds et légers, denses et savoureux. Non, la vie n'a pas à être optimale, affirme avec douceur et mélancolie la voix qui s'élève du texte (*mieux vaut cueillir ses propres brûlures / que s'éparpiller en cicatrisations*), avec malice et humour aussi, même pour désigner l'abattement (*j'ai rempli l'appartement avec des chrysanthèmes / au magasin la dame a dit : « mille ça fait pas un peu beaucoup ? » / et j'ai dit : / « vivre ça fait pas un peu beaucoup ? »*).

Une troisième section, « comment vous sentez-vous là tout de suite », sorte de brouhaha cocasse à entendre aussi comme une litanie, s'intercale entre

les deux précédemment évoquées. Exit les poèmes versifiés : elle est composée d'un cut-up strict, sans modification, du topic éponyme du forum Psychologie (section "Dépression et déprime") du site Doctissimo :

(...)

_ on s habitue a son malheur a force...

_ j'ai envoyée un message qui restera surement sans réponse.

_ J'ai jamais été aussi près de ce que je ne veux pas.

_ Pas de vie sexuel, pas de copine, pas de vie tous court.

_ pareil !

_ pareil

_ pareil.

(...)

Les paroles qui viennent y échouer se font l'écho du monde, un folklore "psy" partagé aussi drolatique que désespérant.

Dans les notes à ses poèmes, l'autrice précise que la chronologie naturelle de l'écriture, étalée sur deux ans, a déterminé le séquençage du livre, d'abord publié en micro-édition sur des objets-cahiers saisonniers patiemment reliés à la main. Le texte s'est construit à l'épreuve du temps, et l'on y entend le temps à l'œuvre (*pour la première fois de*

ma vie / j'ai appris à avoir été). Au fil de la lecture, quelque chose grandit, qui relève peut-être du rêve, mais qui passe et se passe dans la durée.

Le livre dans son ensemble invite avec une grâce infinie à se *désinscrire de la multitude*, à s'enraciner en soi, ailleurs, fût-ce dans le flou. La pensée sensible qui s'y déploie est aux antipodes des courants spirituels New Age qui prônent un humain au top de sa forme et de son potentiel. Ces *branches des autres* laissent plutôt filtrer un devoir de singularité, et donc un droit à la fragilité, loin d'une psyché prétendument malléable ou toute-puissante qui finit par dérober aux ennuis plus terrestres l'attention qu'ils méritent.

Du jeu qu'est le collage, l'écriture de Camille Sova tire sa gravité délicate. Une voix s'y enrachine, assume désastres, doutes et lenteur. La voix tour à tour espère (*je te promets de faire du naufrage/ une cascade minérale*), hésite (*je me promène dans la fin du monde/ en marchant les yeux en jouets pour publicités/ je me demande si ce livre ne sera pas/ une newsletter de plus*) ou capitule (*j'ai passé l'âge de naître/ j'ai fait ce qui avait un sens/ j'ai fui*). Son instabilité rigoureuse et juste lui permet de composer avec les anges et les démons, avec les *fantômes* de nos existences, auxquels ce livre incroyable est dédié.

Poudreuse Séverine Daucourt

Des gens ils en ont marre que le monde entier dorme quand l'avalanche s'acharne à tout recouvrir alors ils tentent une sieste pour se retenir de vouloir déblayer.

Mais ils n'arrivent pas à dormir les pauvres ils font semblant tandis que sous leur peau ça brûle.

Et leurs yeux même fermés voient les contorsions les convulsions du monde ne voient plus que ça.

La brûlure est immense, aujourd'hui est oublié depuis déjà hier et le présent sous hormones essaie de prendre son temps pour sa transition pour sa sécession nécessaire pour léguer un terrain en libre-service ouvert H24 à la pagaille ouvert à la neige qui tombe, tombe avec son impitoyable vue d'ensemble.

Ils ont des petits morceaux de neige dans les mains, morceaux de vie morceaux de mort à mi-chemin.

*

Mais ça leur coule sur les doigts.

*

*

*

*

*

*

On entend dire que la neige n'a pas de goût. *

*

*

*

On entend dire n'importe quoi. *

*

**Le goût de ce qui ne peut pas être sauvé est-ce amer
ou salé ?**

*

*

*

Des gens ne voient pas le temps passer.

**C'est parce que le temps ne passe pas, demande à la
neige elle confirmera elle a ça en commun avec l'in-
conscient la neige elle ne voit pas le temps passer.**

Elle a l'âge de la mémoire.

**Comme si elle avait toujours été là alors que non on
ne sait pas quand elle a commencé.**

Hier ou avant-hier ?

De toutes façons aujourd'hui a lâché les lendemains
qui attendaient dans l'antichambre.

*

*

Comme on lâche des chiens.

*

*

Des gens voudraient voir revenir la durée, d'aucuns
sont tentés par un retour aux sources c'est un moyen
de résister.

D'autres voudraient plutôt en rester là mais il y a tou-
jours un prochain virage qu'ils ratent éblouis par les
appels de phare du corporate.

S'ils finissent dans le décor ils sont remplacés par
des squelettes mieux cuits ou dégarnis d'intériorité.

*

*

Tiens, regarde par la fenêtre les flocons qui défilent.

*

C'est beau je pourrais essayer d'en faire la chronique.

*

*

*

*

Une chronique imparfaite à l'impératif absolu hors mode demandant juste au temps de l'écrire.

Tu as le temps encore toi le temps de vivre le temps de t'arrêter sur le temps de le laisser prendre toute la place du moment ?

Tu ne comprends pas la question ?

À force de faire ce que les autres pensent tu ne sais plus ce que tu sais.

Il y a trop de stimulations de notifications d'informations de mesures de données précipitées tu sens un flux imprévisible sans un répit pas même celui de l'habitude les choses arriver.

Tu es de moins en moins ébranlé trop c'est trop tu y perds ta lucidité.

Tu écris à l'ami puis tu lui écris un texto qui lui dit que tu lui as écrit parce que tant d'espaces tant de lieux où se trouver à la fois avec soi et les autres tous ensemble demandeurs de présence.

Quelle pagaille dans l'orchestre.

*

*

*

Tu es bien placé parmi les instruments disposés entre eux par le chef sur le plan le plus favorable pour lui.

Un deux trois ça va commencer.

Symphonie du déluge dans la fosse.

*

*

*

*

*

*

Au point d'orgue tu te plains de cette durée rétrécie qui se répète mais le chef rétorque : arrête de te lamenter sois mécanique merde tu n'as aucune compétence rythmique.

Puis il regarde ailleurs en pointant sa baguette.

*

*

Il contemple au loin les solistes qui parquent.

*

*

*

*

*

*

*

*

*

Les solistes s'apprêtent à manger – tu vas rire j'avais écrit manger – ce qui avant était d'autres gens qu'on appelait le personnel parce qu'il s'agissait d'un groupe de personnes désormais baptisées Ressources Humaines et paradoxalement considérées comme sans importance alors même qu'elles sont parfois aussi dénommées Capital.

Je sais ça a l'air compliqué alors que j'essaie de faire simple mais simple ne se fait pas simple se mérite j'y arriverai peut-être par moments pardonne-moi si j'échoue.

Donc les cordes les cuivres les vents le chœur se cassent le dos dans un job foireux avec l'aide des percussions.

Parfois il y a un silence ils voient la lumière et puis non, illusion, ils reprennent allegretto stop staccato stop legato stop crescendo stop fortissimo et quand c'est fini stop ils rentrent s'enfermer dans leur chambre ou fument de drôles de trucs ou se tapent leur solitude ou une inconnue ou le fameux accident du virage ou encore se cloîtent dans d'infinies formations déformantes qu'il faut valider à coups de gélules avec peur du dehors peur des autres peur d'un soi funambule.

À force de contorsions certains ont les lombaires qui rétorquent ou s'affalent.

Ils essaient trop de sortir d'eux-mêmes de ne pas se cantonner à la place assignée mais leur corps de métier les empêche de se traverser.

Les solistes le savent : pour convertir les gens il faut les attraper avant l'âge de la puberté après c'est moins facile.

Après il faut booster ton endurance faire longtemps ce que déjà tu fais vite car la retraite ne cesse d'accélérer tu as beau lui coller au derrière.

Certains s'en sortent bien ça s'appelle du déni et le déni est plus facile quand on a les moyens de s'acheter un palais avec remparts inclus pour pouvoir affirmer qu'on sera les élus quand tout s'effondrera.

On va me dire que je suis négative alors que : les gens ont besoin de légèreté.

Je fais quoi avec mon stock de clous à enfoncer ?

*

Je t'emprunte ton marteau.

*

*

*

Tu redoutes la fin du monde en espérant la fin du système.

Mais le système a gagné il te vend jusqu'à son propre antidote.

Tu as un très gros réseau de raisons de suffoquer qui t'a permis d'être souvent en apnée – ta valeur ajoutée – tu avances dans le siècle à reculons pour y mettre en application ce que tu ne connais pas encore.

*

*

Affaibli par la peur de sortir du cadre.

*

*

*

Et ça ne loupe pas, immédiatement des gens te disent : attention au léger décalage entre neige et réalité ça pourrait ne pas continuer à bien marcher.

Bref, chaque matin tu te recrutes sur la base de rien.

*

Tu es prévenu le rythme est fatigant mais c'est intéressant tu touches un peu à tout tu as ton poste à toi sous l'avalanche contrairement à la masse fondante.

Tu t'impliques.

Personne ne te fait confiance c'est très formateur.

Quand la neige est dure tu essayes pour te rassurer de repérer le chemin vers les secteurs débouchés vivables tournés vers la personne.

*

*

*

*

*

*

Chaque pas sonne comme de la glace pilée.

Que reste-t-il d'autre à piler (tu vas rire j'avais écrit piller) ?

Combien de temps vas-tu tenir ?

Et pourquoi ces questions ont-elles occulté celles d'avant celles qui t'émoustillaient en te détournant joyeusement de tes attaches et des poncifs ?

*

La vie que tu attrapais au passage. *

Les gens n'arrivent pas à saisir cette vie qui passe, sa trajectoire ne coïncide pas avec eux ils glissent dans un espace ouvert par la neige infiniment.

Ils s'y croient exaucés.

*

Certains montent le volume à fond et l'envie de danser est totale l'orchestre flambe.

*

*

Je ne sais plus par où commencer pour écrire la suite.

*

*

*

Supérieure au drame d'en être là, la chanson dit :

*t'as la providence à l'étroit
la vie capable et sans contrat
t'as deux trois choses pas davantage
un bouclier de rattrapage
ton regard regarde le temps
sans entamer les mots absents
parfois l'abîme se dénude
et te revêt d'un bonheur prude
et la durée bulle immobile
semble un instant indélébile
mais la durée suborne tou-
-jours ces instants plus brefs que tout*

Quand le monde neige Lénaïg Cariou

« Tiens, regarde par la fenêtre les flocons qui défilent./ C'est beau je pourrais essayer d'en faire la chronique. » Dans *Poudreuse*, Séverine Daucourt s'empare et renverse le topos poétique de la neige pour en faire une entité protéiforme, symptôme de nos sociétés contemporaines malades : « Le monde qui a tout fait pour te faire rêver s'est finalement désisté. » Elle est ce qui nous ensevelit peu à peu et nous endort à petit feu ; « lente cécité » ou neige « à effet de serre », elle recouvre tout, comme une glu : elle colle, ankylose. Légèreté feinte, donc, dans un monde où « il y a quatre-vingt-dix-neuf pour cent de fausse neige. » Tantôt poudre blanche, tantôt poudreuse, elle est la drogue de nos sociétés du *feel good*, *sois cool* et du *good vibes only* ; elle est une intensité factice distribuée sous perfusion, qui permet de ne pas penser, de détourner le regard,

de s'enfermer soi-même dans un nuage de fête et d'euphorie sans cesse prolongé. Face à cet univers du déni généralisé et de la poudre aux yeux, où abondent confettis et cotillons, *Poudreuse* est un appel à une économie de l'attention : cette neige qui est « sans question » et qui nous éblouit, il s'agit de la faire fondre un peu – que le monde gondole, et qu'on voie à travers, au moins l'espace d'un instant.

Signe d'un « état d'urgence », la neige de *Poudreuse* est également un appel aux « enneigé-es », à celle-ux qui sont englouti-es par la société du spectacle, sans y être convié-es. Celle-ux qui « nagent la brasse coulée dans la neige », loin des « icônes qui fument en avalanche », et dont le corps est tordu, fardé, meurtri par les insomnies, grimaces, courbettes et courbatures. Les silhouettes dont Sévérine Daucourt trace ici les contours dans la neige sont des corps abîmés, usés, épuisés ; des corps qu'au fin fond de leur arrêt maladie, le système productiviste empêche encore de se reposer, de « se laisser chuter ». Des corps sans privilèges, qui ne cessent de mesurer l'écart « entre neige et réalité ». Si, dans cette société dystopique, chacun-e fraie son chemin au milieu des flocons et y perd un peu de lucidité, la foule des « gens » sans visage dont *Poudreuse* fait l'inventaire ne semble pas également touchée par la glaciation qui menace : corps refaits, repus et surtestostéronés d'un côté, et corps fragiles et

vulnérables de l'autre ; d'un côté un « ils » de dominants illusionnés, auquel le texte oppose un « nous » précaire mais ferme, à la fin.

C'est une musique aussi envoûtante qu'inquiétante qui s'échappe du livre de Séverine Daucourt, en dépit des extraits de chansons qui le ponctuent – à l'image de la « symphonie du déluge » de notre présent, assourdie par « le son de la grosse caisse et du piano désaccordés », dans laquelle chacun-e peine à « composer avec le rythme », à « retrouver son tempo ». L'orchestre y continue à jouer quand le bateau coule dans un océan glacé, dominé par l'entraîn aveugle des « solistes », symboles de l'individualisme essoufflé d'un monde qui déchante. À contre-courant donc, livre-sauvetage ou texte-chasse-neige, *Poudreuse* est un remède modeste mais efficace à ce qui nous illusionne et nous enlise ; un poème à laisser fondre longuement sous la langue.

L'Ère de la glaciation et de la fonte Elke de Rijcke

Poudreuse de Séverine Daucourt nous immerge dans la saison hivernale du capitalocène. Ce livre subtil opère du milieu des entrailles d'un néo-capitalisme ultra-libéral qui s'est introduit insidieusement dans nos corps. La particularité de *Poudreuse* est de nous situer au-delà de la surchauffe du système politico-économique, car le contexte où nous vivons a accaparé à un tel point chacun de nos espace-temps qu'il nous bouche la vue et gèle le sentir.

La réalité qui nous entoure « neige » depuis quelque temps, où qu'on sente et regarde, jusqu'à neiger en nous et même sur la page qui, elle non plus, n'est pas à l'abri. La neige est centrale dans *Poudreuse*, métaphore plastique qui recouvre tout, figure insaisissable qui mobilise sans discontinuer d'autres signifiés et implique le lecteur dans un

jeu de tourbillonnement opaque où il doit se frayer un chemin. *Poudreuse* est le récit tranchant de la traversée de cette réalité où on ne voit plus comment avancer, où l'horizon proche et lointain s'est effacé et l'opacité est devenue si envahissante qu'elle compromet toute marge de manœuvre individuelle, physique et psychique.

Cette opacité entraîne la glaciation du commun et des relations humaines. La neige dans *Poudreuse* est à l'image de cette glaciation, un mélange ambivalent et spasmodique de gel et de fonte de nos climats intérieurs et extérieurs, frappés successivement de congélation et de dégel. Ces expériences équivoques qui sont notre lot quotidien, nous troublent profondément. Si la congélation nous donne au premier abord l'impression de saisir une réalité 'étincelante', cette saisie est presque aussitôt suivie d'une dessaisie. Et il en va de même pour la fonte, qui miroite initialement un possible déblayage de la situation, mais entraîne rapidement la liquéfaction de toute expérience, qui semble voltiger, et nous impliquer dans un tournoiement qui nous prive de tout socle existentiel solide.

Dans un tel climat les gens se tordent dans tous les sens. Car ce sont les gens qui peuplent et auxquels s'adresse ce livre par tous les pronoms personnels disponibles, des « tu », « nous », « ils » et « je ». *Poudreuse* est une diagnose poétique magnifique de l'état de l'anthropos contemporain

dans une société « enneigée ». N'y voyant plus de chemin, celui-ci n'a plus que le choix de la diagonale, celle de l'engourdissement, du subissement ou de l'assimilation du système, celle encore de l'esquive, basée sur le déni et générant la recherche active de la distraction. Mais pour celles et ceux qui observent la réalité enneigée de manière frontale, qui essaient de penser le système et de réfléchir comment y cheminer, le défi est dur comme pierre. Décider de se confronter au désespoir, comme nous le lisons dans *Poudreuse*, est extrêmement courageux, c'est admettre d'encaisser la nature de la réalité qui nous entoure, admettre de s'y plonger pour l'analyser poétiquement de l'intérieur. Jusqu'au bout de la conscience du désastre, qui nous fait comprendre que toutes nos idées, solutions, pratiques, révoltes et espoirs sont brisés et anéantis par le système lui-même, qui ne laisse plus d'itinéraire personnel à travers un monde entièrement tracé. Aussi l'homme individuel est-il poussé dans ses derniers retranchements de la presque noyade, au milieu d'une mer à la fois plate et houleuse, d'une immense désolation.

Dans cette réalité bouchée et ultra-froide, Séverine Daucourt constate qu'il ne lui reste que la maigre nourriture de la langue personnelle : le couteau lucide et acéré de l'écriture poétique elle-même, qui nous pilotera à travers la réalité enneigée. Son écriture raffinée y va à tâtons, par

sondes tranchantes qui exposent des fractions de prises de conscience à la nudité de notre regard. Ces fractions déploient une analyse remarquable et percutante de notre société, dans un style toujours limpide qui propose des rythmes variés, parfois volontairement enneigés à groupes de mots tels des amas de neige collés, à travers lesquels le lecteur doit s'aventurer. *Poudreuse* s'irrigue également de bribes d'humour acerbe et de chansons qui, véhiculant l'illusion de réalités positives, se muent insensiblement en leur contraire déceptif.

La prise de conscience finale de *Poudreuse* en appelle, dans la fragilité, à une résistance ferme, à un changement d'orientation attendu de beaucoup de gens qui en ont profondément marre et espèrent que la neige cessera « de tomber ». Ce changement d'orientation ne peut se penser dans une première phase qu'à l'échelle même de l'individu, qui doit protéger ce qu'il est en mesure de protéger, c'est-à-dire l'endroit qui est soi, endroit marginalisé mais source d'énergie et de beauté, à sauver et à régénérer par la puissance de la parole poétique.

Paradisiaca. Un Lac-Opéra

Elke de Rijcke

Corps Oniriques du Bodan
mi-mort(e), mi-né(e) viendra

Paradisiaca. Un Lac-Opéra est un livre sur la région du Lac de Constance (Bodensee), troisième lac d'Europe situé à la frontière de l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse. Le livre propose une exploration de plusieurs endroits sur le Lac qui est un haut-lieu d'eau et de lumière, à réserves naturelles éblouissantes qui abritent des microcosmes écologiques importants. Dans *Paradisiaca. Un Lac-Opéra* la région entière autour du Lac prend la parole à travers une 30aine d'instances qui émergent du paysage dans un chant commun et polyphonique (cartes postales, cartographies, étals de fruits, mythes, parasols, marionnettistes, rivages...). Dans l'extrait *CorpsOniriques du Bodan*, c'est le lac lui-même qui parle et observe différents corps en métamorphose sur ses rivages.

**est corps qui assoiffé de lumière sort
des profondeurs de l'eau, du placenta noir**

et depuis cette profonde obscurité se précipite pour

le lac

accoucher blême toujours froide malgré la douceur
des vagues.

une griffe lui a ouvert le dos et neige se rue en bas
plus longue écume, irrémédiable car dans ses gènes

et mathématique
mais pas entièrement depuis qu'elle sait l'épigénétique.

elle exerce une pression, fait monter l'étoile cueillie
dans le lac, qu'elle est plasma pas très différente de
quoi au fond de l'eau.

sérum qui coagulera dans un trou.

à l'extrémité naît sa seconde tête
depuis le rêve en cours des alentours de chênes,

leur fleurir discret,
prestance printanière en effusion sourit
en chatons mâles.

d'inégalables rivages
où elle nagera dans le vert de l'eau dès qu'elle pourra

dès qu'elle pourra

futurs, passés où nous sommes pris qui roulent depuis
la nuit des temps, pas moyen de s'y soustraire

qui s'y refuse termine entortillé.

la voici au dernier stade ou déjà tombée.
peut-être est-elle mâle, piégée.

sans doute ça avait commencé mais ça a mal tourné

la nuque échouée, plus de retour en arrière, marécage
dans le marécage.

sur ses joues le vert à peine fleuri,
à pourpres qui décollent, aube condensée en baisers
où un dos s'élève.

vivre dans un angle de 90 degrés avec les cuisses
tombant depuis les hanches et les mollets repartis
dans les hauteurs, les pieds gonflés

sécrétions du cœur au fond de l'eau

déjà elle n'est, mais elle sera, ailleurs autre sera

le lac scrutateur

qui depuis l'eau accourt à corps radio et bassin large
transfusé depuis le rêve.

plus petite jambe à la cuisse qui copie, copie la course,
dérive vers les berges nocturnes

et raréfaction des gouttes mais abondance de chloro-
phylle entre ses bras.

son corps à petite tête,
incertain si c'est d'homme ou de femme accourt
entouré de lignes mouvantes, auras de gestes

cuivres et roses presque accomplis.

sa petite tête tourne à queue de cheval, rayons qui
chaque seconde changent de nature

tout comme ses mains d'ailleurs, qui finissent
sur des doigts fuyants

(sur son pubis poilu une seconde queue tombant).

et ce que ça veut dire est flou,

surtout ses doigts
surtout ses doigts à fils pourpres la terrifient

et cette vapeur de cire ovale
qui monte du sol tournant ses mains poisseuses.

le vent souffle le lac dans ses cheveux.

des bourgeons accostent sur ses bras et à présent
elle voit les squelettes à fin câblage

le lac à vision impeccable

un vent se lève.
depuis le rivage quelqu'un accourt en formes
comme de nulle part à écumes de lumière.

impossible de vérifier si c'est poussière

ou alors vraiment quelqu'un
(ou elle-même)
depuis le schiste des temps à lèvres radieuses et
queues de cheval.

à jambes cousues comme disques lâches

et pourquoi les pieds
piquent-ils dans la terre comme des pinces.

ça gesticule comme si ça voyait une vieille connaissance
à visage tourné en masque
qui germe comme un petit pois, comme une aura

chose que le temps au visage fera

pendant que l'aube pousse les baies
et le rivage les berges

le lac tout sauf myope

Notes

«accoucher blême toujours froide malgré la douceur des vagues» : ce poème et les suivants partent de l'œuvre d'Enrico David (I, 1966) découverte à la Biennale de Venise en 2019. David utilise du bronze et du jesmonite, matériau oublié composé de plâtre et de résine acrylique. Il a produit entre 2013–2015 une série de sculptures sur l'origine et la destination de l'être humain (*Gradations of Slow Release* (2015), *Rosette Mission* (2013–16), *Untitled* (2014)). Dans ces œuvres, l'humain, l'animal et le végétal co-existent dans des états de métamorphose qui ne sont pas encore prêts à venir au monde.

«qu'elle est plasma pas très différente de quoi au fond de l'eau» : «Un être métamorphique est, au contraire, un être qui a déposé toute ambition à vouloir se reconnaître dans un seul visage», Emanuele Coccia, *Métamorphoses*, Payot et Rivages, 2020, p. 66.

«déjà elle n'est, mais elle sera, ailleurs autre sera» : “So mußt du allen Dingen/Bruder und Schwester sein,/Daß sie dich ganz durchdringen,/Daß du nicht scheidest Mein und Dein.//Kein Stern, kein Laub soll fallen—/Du mußt mit ihm vergehn!/So wirst du auch mit allen/Allstündlich auferstehn.”, “Spruch”, Herman Hesse, in *Herman Hesse, Bodensee*, p. 266. («Ainsi tu dois être toute chose/frère et sœur,/pour qu'elles t'imprègnent totalement,/et que tu ne sépares le mien du tien.//Nulle étoile, nulle feuille ne doit tomber –/ Sans que tu périsses avec elles!/ Ce qui te permettra aussi à chaque instant/de te relever avec elles», Herman Hesse, «Dicton», trad. de l'allemand par EdR).

«qui depuis l'eau accourt à corps radio et bassin large» : ce poème a été inspiré par les sites palafittes autour du Lac de Constance (âge de pierre et de bronze). Plus particulièrement par la reconstruction du site à Uhldingen, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Éditions MF
www.editions-mf.com

ISBN 978-2-37804-095-6
Dépot légal : avril 2025

Design graphique
Jauneau Vallance

**« Poésie commune » a bénéficié du
soutien de la Région Île-de-France.**



Région
Île-de-France

Ce livre ne peut être vendu